

XYZ. La revue de la nouvelle

L'âme noire

Yolande Villemaire



Numéro 56, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4455ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villemaire, Y. (1998). L'âme noire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (56), 17–30.

L'âme noire

Yolande Villemaire

Laurie Anderson, fragile silhouette au milieu de la scène du théâtre Saint-Denis, chuchote qu'il est peut-être arrivé à certains d'entre nous d'avoir été sauvés par le son d'une voix humaine. Il y a quelques années, au Tibet, alors qu'elle souffrait du mal des montagnes, le *sherpa* qui était chargé de la raccompagner au camp de base avait bavardé de façon ininterrompue pendant trois jours afin qu'elle ne perde pas conscience. L'ombre de la chanteuse s'approche de moi sur le mur. L'âme noire de Laurie Anderson parle au dieu obscur tapi en moi.

Un large rayon laser couleur de kryptonite balaie la salle. Elle pose la question : est-ce que le temps est long ? Est-ce qu'il est large ? Va-t-on vers le meilleur ou vers le pire ? Laurie Anderson dit qu'on va vers le meilleur, que c'est simplement qu'on n'arrive pas à le voir. Elle répète :

— *This is the time and this the record of the time. We are in record.*

We are in record : je prends tout à coup conscience de ma présence dans la rangée 0 fauteuil 32 : Ô l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! Solange Therrien, professeure de littérature au cégep Marie-de-l'Incarnation, campus de Lachine, est enregistrée dans le temps. Tel un bateau ivre, le vaisseau d'or de Nelligan vogue au-dessus du Saint-Denis, navire spatial, voilier vieux, galion espagnol, vaisseau fantôme de toutes nos langues de feu !

Je rentre chez moi à pied. L'asphalte est mouillé en ce jour d'octobre à quelques années de l'an 2000. Montréal est déserte, noire et luisante. Je fredonne que *ça ne vaut pas la peine de quitter ceux qu'on aime pour aller faire tourner des ballons sur son nez.*



C'est la troisième fois que Mélanie Chapleau explose depuis le début de la session. Troisième évaluation, troisième explosion. Et on n'est même pas à la mi-session ! La première fois, j'avais explosé moi aussi et je n'en avais pas dormi pendant deux jours.

J'avais finalement décidé de faire acte d'humilité devant toute la classe et de me montrer conciliante en disant que je ne prendrais plus les présences et que j'offrais de corriger sur 20 le prochain travail de ceux qui n'étaient pas contents de leur première note. La paix était revenue et j'avais été très fière de la façon dont j'avais surmonté l'épreuve. J'avais même eu le sentiment d'avoir retrouvé ma compétence à gérer mon stress et cru que je n'avais plus à craindre le *burnout*.

Comme il fait beau en cette fin de l'été des Indiens, je m'habille de couleurs claires et je mets mon collier de vraies perles. Je me sens bien, reposée et sereine, fleurant bon le jasmin et le lilas de Diorissimo de Christian Dior. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. La première partie du cours se déroule bien, mais tout se gâche quand je remets les travaux. Mélanie Chapleau se dresse devant mon bureau à la pause et explose parce qu'elle n'a que 7,2 sur 10 pour son résumé de *Bonheur d'occasion*. Elle a besoin d'avoir une moyenne de 8,5 pour sa cote Z afin d'entrer à l'université l'année prochaine et c'est évidemment ma faute si elle ne l'a pas obtenue. J'essaie de lui expliquer comment elle peut améliorer la qualité de son écriture, en évitant par exemple d'utiliser des mots dont elle ne connaît manifestement pas le sens. Elle croise les bras sur sa poitrine de *tomboy* pulpeuse, l'air féroce, incapable d'entendre ce que j'ai à lui dire. Alors, j'explose à mon tour :

— C'est 8,5 qu'il te faut. D'accord. Tu vas l'avoir !

Et je barre son travail d'un énorme 8,5 rageur à l'encre rouge sang. Puis je change la note sur ma liste. Elle fulmine. Moi aussi. D'autres étudiants auraient voulu me parler, mais l'atmosphère tourne à la guerre froide. Finalement, toute la

classe se vide et personne ne revient après la pause. Je suis incapable de rester au cégep, j'étouffe. Je passe l'après-midi au cinéma. Le nouveau film néo-zélandais *Once Were Warriors* me fait le plus grand bien. La violence explosive de ce peuple métissé d'esclaves noirs et de guerriers maoris me distrait un moment de la mienne et de celle de Mélanie Chapleau.

Le soir, j'essaie de dissiper ma douleur en regardant la télé. Mais je n'y arrive pas. Je suis la *nouvelle Norvège d'où les blonds ciels s'en sont allés* et aucun soleil de minuit ne brille dans mon âme ténébreuse. Je sombre dans le sentiment d'une solitude absolue. Je prends un bain, je pleure, je crie, je lis d'un bout à l'autre *Kitchen* de Banana Yoshimoto pour changer le mal de place.

Pendant deux heures, j'ai oublié Mélanie Chapleau. Dès que j'éteins ma lampe de chevet, son visage crispé de haine réapparaît et je hurle de peur et de colère. Je n'ai pas réussi à corriger mes copies et je n'aurai jamais la force de me lever à cinq heures pour le faire demain matin. Pierre n'est pas à la maison : il participe à un colloque à Québec. J'erre dans la pénombre, à la recherche de Pacha qui s'est réfugié dans la serre, effrayé par mes cris. Je serre mon gros chat sur mon cœur en faisant les cent pas sur le plancher froid. Il se met à ronronner et son ronron, peu à peu, me calme.

Je m'escrime à trouver une solution mais j'ai l'esprit irrité, surchauffé, des points au cœur et envie de vomir. Je décide finalement de prendre deux jours de congé de maladie, le temps de sortir de mon marasme. Je finis par m'endormir vers trois heures du matin. Je rêve d'une grande roue terrifiante dont j'oublie presque de descendre, paralysée par l'effroi, quand ma cabine s'arrête enfin au sol. Je la regarde remonter dans les hauteurs, soulagée de m'être épargnée quelques tours supplémentaires.

Au réveil, je ne *file* guère mieux. Le soleil inonde la salle à manger. Je téléphone au cégep pour avvertir de mon absence et je décide d'égarer mon chagrin dans une longue marche au Jardin botanique. Je laisse Pacha sortir dans la cour pendant que je me

prépare à déjeuner. Il fait un peu froid et le ciel est nuageux. Je renonce à mon idée de promenade et je vais me rouler en boule dans mon lit encore défait à côté de Pacha qui est rentré faire sa sieste de l'avant-midi avant d'entamer sa sieste de midi qui précède de peu sa sieste de l'après-midi. Pacha se la coule douce d'une sieste à l'autre : c'est un virtuose de l'art de vivre.



La rame de métro s'engouffre dans la station. J'aperçois le conducteur aux commandes derrière sa paroi de verre. Une ombre sort de mon corps, s'approche du quai, se précipite au-devant du train. Une autre la suit, une autre encore ; le mouvement se décompose sous mes yeux et j'entrevois ma chute sur les rails. À la dernière seconde, je rappelle les ombres, elles réintègrent mon corps qui n'a pas bougé.

Je me tiens debout au milieu du wagon bondé. Ma main est glacée sur le poteau de métal. Le métro s'arrête brusquement dans le tunnel entre deux stations. Les lumières s'éteignent. Personne ne parle. Ça dure de longues minutes. Aucun avertissement dans les haut-parleurs. J'étouffe.

Au bout de cinq ou six minutes, la rame se remet en marche jusqu'à la station Lionel-Groulx ; les portes s'ouvrent enfin. Un charabia hachuré sort des haut-parleurs. On ne comprend jamais ces messages diffusés dans les stations de métro. Plusieurs passagers se dirigent vers la sortie, à tout hasard.

Dehors, il fait froid et noir. C'est vraiment l'automne, on est déjà revenus à l'heure normale. Je hèle un taxi. Le chauffeur m'apprend qu'on vient d'annoncer à la radio qu'une jeune femme a sauté devant le train du métro. Elle avait fait avec son *chum* un pacte de suicide. Ils se tenaient par la main. Apparemment, le jeune homme, au dernier moment, a hésité. Il lui a lâché la main. Elle a quand même plongé.

Ça s'est peut-être produit au moment même où j'ai été irrésistiblement attirée par ma propre mort. Je me rappelle m'être

dit que la pulsion de mort collective avait pris beaucoup d'ampleur. Que déjà on détenait le record mondial du taux de suicide chez les jeunes. Qu'on ne faisait pratiquement plus d'enfants.

C'est une étrange sensation de savoir qu'on fait partie d'un peuple en voie de disparition. Ce n'est pas pour ça que j'ai eu envie de me suicider ce jour-là et à plusieurs autres reprises au cours des mois qui ont suivi. Ce n'est pas pour ça, mais mon désir de m'évanouir de ce monde a monté et monté en moi comme une houle noire de rage, presque tous les jours, depuis ce jour-là. Mon désir de mort est celui-là même qui remue dans notre psyché collective et que je ressens dans tout mon corps. Je suis une éponge psychique, une Calcutta sanglante ivre de destruction. Je piétine sauvagement le terreau ancestral de nos quelques arpents de neige, habitée d'une rage qui est peut-être celle de la race rouge étouffée en mon sang. Ma fureur s'élève comme une colonne de feu et de suie, je suis tous les puits de pétrole du Koweït en flammes, je danse dans un cliquetis de crânes et je crache mon fiel comme un démon.

Les plaques tectoniques ont bougé et nous nous trouvons au bord d'un abîme :

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?

Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?

Hélas ! Il a sombré dans l'abîme du Rêve.

Il a fallu que je me fasse remplacer pour mon cours de littérature québécoise quand j'ai réalisé que j'étais incapable de commencer à parler. Les étudiants m'avaient bombardée de récriminations quand je leur avais expliqué qu'il y aurait une seule question de développement au lieu des cinq questions habituelles du test de lecture que je n'avais pas réussi à préparer. J'étais au bord des larmes.

Éric Laflamme, une casquette du fond de la classe, un grand Jack sympathique et dissipé, a compris mon désarroi et déclaré que c'était à moi de décider de toutes façons et qu'ils feraient ce

que je leur dirais. Je lui en ai été reconnaissante, j'ai joint les mains pour me rassembler un peu et j'étais sur le point de me décider à commencer mon cours sur Tremblay. J'avais prévu aborder l'étude de notre dramaturge national en disant que si on me demandait de ne retenir qu'un seul passage de toute la littérature québécoise, je choisirais le monologue d'Yvette Longpré dans *Les belles-sœurs*, celui dans lequel elle énumère une série de noms propres qui résonnent comme des mantras d'appartenance :

C'était la fête de ma belle-sœur Fleur-Ange la semaine passée. Y y'ont faite un beau party. On était une grosse gang. D'abord, y'avait sa famille à elle, hein ! Son mari, Oscar David, elle, Fleur-Ange David, pis leurs sept enfants : Raymond, Claude, Lisette, Fernand, Réal [...].

Je ne disais cependant toujours rien. Le silence se prolongeait. Un ange est passé, puis deux, puis trois.

*Trois anges sont venus ce soir m'apporter de bien belles choses
L'un d'eux avait un encensoir, l'autre avait un bouquet de roses
Et le troisième avait en mains une robe toute fleurie
De perles d'or et de jasmin comme en a madame Marie.*

Je n'étais plus Solange Therrien, quarante-quatre ans, professeure de français au cégep Marie-de-l'Incarnation, campus de Lachine. J'étais redevenue Solo.

C'est la première seconde de l'hiver 1955. J'ai cinq ans. Je suis debout dans les marches de la galerie, la tête tournée vers la droite. La neige tombe à gros flocons. Il n'y a pas un son. Gabriel n'est plus qu'une silhouette qui m'envoie la main à travers le rideau de neige, de l'autre côté du jardin de grand-maman. J'ai les joues chaudes, les mitaines mouillées. Il n'y a pas un son mais on dirait que je l'entends. Dans ma tête, je l'entends. Gabriel est une ombre noire derrière le rideau de neige qui tombe. Il parle dans ma tête, je l'entends. C'est pas

des mots, c'est pas des sons mais je l'entends. J'entends l'écho de sa pensée qui traverse le jardin de neige de grand-maman. J'ai les pieds *trempes*, le nez qui coule, les oreilles gelées, envie de pleurer. J'ai hâte d'être grande pour pouvoir tout comprendre.

Mon ange gardien m'attend en haut de l'escalier. Il a des ailes de plumes bleues qui sentent la poudre. L'ange me sourit et se penche vers moi pour me prendre dans ses bras. Il m'enveloppe dans ses grandes ailes et je pleurniche un peu sur son épaule en lui disant que j'ai peur parce que j'entends encore des voix. Maman dit que c'est pas vrai, que les pensées, ça ne s'entend pas. Pourtant quand personne ne parle, tout à coup, à table, elle dit :

— Tiens, un ange passe.

Mon ange gardien se met à rire. Il souffle sur mes oreilles gelées, réchauffe mes pieds dans ses mains, me mouche et me dit de bien m'accrocher à son cou. Il s'envole au-dessus du jardin de grand-maman et dans le ciel tout blanc de tempête de neige. Peu à peu, la neige diminue et je commence à apercevoir les cimes des sapins et des épinettes de la forêt tout en bas. L'ange dit que c'est une forêt d'un autre siècle et qu'il m'emmène chez les arrière-grands-parents de papa. C'est des *sauvages*, je les vois !

L'ange me dépose doucement dans la neige en disant que je dois m'approcher du feu, que ce sont mes ancêtres et qu'ils vont m'expliquer ce que j'entends.



La nuit, j'entends un petit enfant crier. Toutes les nuits, depuis des semaines. Je me réveille en sueur dans la chambre silencieuse. C'est un bambin qui marche à peine, debout à côté du lit, qui crie. Sa détresse me sort d'un sommeil hanté de cauchemars. Je pilote un énorme paquebot sur la terre ferme, le mot *leechee* est écrit sur un mur, je roule à bicyclette dans un ancien temple de pierre grise qui suinte d'humidité.

La maison embaume le sapin frais. C'est Pierre qui a insisté parce que, pour une fois, je n'y tenais pas. On l'a décoré hier soir, en écoutant des chansons de Noël. Il brille de glaçons argent dans la lumière de l'aube. Je me suis levée en catimini pour ne pas réveiller Pierre. Le chat est resté étendu au pied du lit.

J'ai mis un chandail de laine par-dessus mon pyjama de *flannellette*, mes chaussons en *polar*, et je regarde la neige dans la cour. Notre voisin a installé un sapin avec des lumières bleues sur son balcon. Les branches sont encore tout enneigées de la dernière tempête.

Je laisse le froid et la neige calmer mon esprit agité. Un petit garçon pleure dans une maison perdue au milieu de la poudrière. C'est au lac Noir, au moment de la Grande Dépression. Grand-papa Therrien est parti au chantier. C'est grand-maman qui hurle parce qu'elle a les bleus et seize enfants. Mon père est un petit garçon qui pleure dans une maison mal calfeutrée. Le sang amérindien des ancêtres de la pauvre femme coule dans les veines de son petit garçon aux yeux noirs et dans mon sang à moi qui charrie toute leur fureur. Je n'arrive plus à dormir dès l'aurore, comme si j'avais une grande distance à franchir et qu'il fallait se mettre en route dès le petit matin, préparer le pemmican, chausser les raquettes, suivre la piste de l'original.

Mon destin me confine pourtant à un interminable trajet en métro et en autobus jusqu'à Lachine, haut lieu du massacre emblématique qui a refoulé les autochtones au rang de *maudits sauvages* de la colonie française. J'enseigne le français aux descendants des victimes car les Mohawks fréquentent plutôt l'école anglaise. J'enseigne le français à des jeunes de vingt ans qui rêvent d'une bonne *job steady*, d'une maison avec deux garages, de motoneiges et de motomarines. Qui trouvent que ça va faire, les *chasse-galleries* d'Honoré Beaugrand — qu'ils prennent encore pour une station de métro — et qui considèrent qu'il n'y a rien de mieux qu'un bon Stephen King, en anglais, pour goûter aux joies de la littérature. Qui écrivent : « Marcel *pinta* le

portrait de son chat Duplessis » même si on les supplie de renoncer au passé simple depuis le début de la session.

Mon âme est noire : Où vis-je ? où vais-je ? Dieu est mort, ses anges aussi, l'un après l'autre. J'aime encore l'odeur des cierges dans la rouge chapelle ardente de l'oratoire Saint-Joseph où grand-maman aimait m'amener quand j'étais petite, mais je ne crois plus au frère André, même s'il a guéri les yeux croches de grand-papa Therrien quand il était enfant.

Je marche dans la maison au parfum de forêt boréale. J'ai les mains froides. Je vais relire *Tintin au Tibet* en attendant le Grand Sphinx de la Nuit, peut-être que ça va passer.



C'est dans la biographie de Frida Kahlo et de Diego Rivera écrite par Jean-Marie Le Clézio que je suis tombée sur l'expression : « Le Grand Sphinx de la Nuit ». La peintre mexicaine l'utilise en ridiculisant les surréalistes qui attendent « l'apparition annoncée du Grand Sphinx de la Nuit ». Je l'ai tout de suite senti frémir dans mon inconscient, monstre antique de mes terreurs ataviques, spectre énigmatique au lourd corps de lion, prêt à dévorer ce qui me reste de raison, fauve de mes égyptes intérieures, manne et papillon aux ailes chargées de mystères hiéroglyphiques et dont le battement puissant ébranle mon sommeil.

Le Grand Sphinx de la Nuit remue dans mon for intérieur car quelque obscure énigme cherche à se formuler dans mon esprit, quelque souvenir trouble cherche à émerger à la surface, ce que toutes les forces armées en alerte de mon conscient cherchent à éviter à tout prix. La lutte m'a épuisée au moment où j'en saisis enfin l'enjeu. Quant à ce qui cherche à resurgir, je n'en ai pas la moindre idée. J'ai le sentiment qu'un puissant secret a réussi à passer la frontière, qu'il est là, tout près, caché sous quelque déguisement, attendant son heure pour se manifester dans toute sa splendeur. Ou alors c'est que les forces de résistance l'ont refoulé plus profondément encore et qu'il me laisse

en paix pour l'instant, retourné à sa nuit, noyé dans les eaux du Léthé.



L'été. C'était l'été. Ce qui a été. Il fallait oublier. Maman disait que j'avais rêvé, grand-maman que j'allais oublier. Je me suis juré de ne jamais oublier.

J'étais dans un nuage au-dessus du carré de sable parce que mon âme avait quitté mon corps en petite robe de coton rouge. J'avais perdu une bottine et j'étais tombée dans l'herbe parce que le choc avait été trop violent. J'avais perdu connaissance. Mais j'étais encore là, dans un nuage à la hauteur du sorbier, et j'ai tout enregistré dans les moindres détails. J'appelle ça « mon circuit ». Quand je tombe dedans, ça peut durer des heures, des jours, des semaines, des mois ou des années. Je n'ai pas le droit d'en parler.



Des cauchemars me tirent encore de mon sommeil vers cinq heures du matin, l'heure de ma naissance. J'ai lu, en rêve, toute une partie de la nuit, des pages et des pages de travaux d'étudiants. J'essaie de me rendormir dans les draps frais, mes préférés, des draps jaune pâle sous la couette légère en plumes d'oie. Pierre dort paisiblement, le chat s'approche de moi en ronronnant. Je ferme les yeux et j'appelle les voiles de l'oubli, l'enchantement réparateur du songe. J'entends la voix de mon père qui crie :

— Tu vas finir à l'asile comme ma tante Ginette !

Je n'avais pas entendu cette voix depuis un moment. Mon père disait ça quand je piquais une crise de nerfs. Il me félicitait quand j'avais mon nom dans le bulletin paroissial parce que j'étais arrivée première, mais aucun de mes succès scolaires ne faisait reculer pour de bon le spectre de la folie.

Il était devenu très maigre à cette époque. Il souffrait de brûlements d'estomac et d'une grave dépression. Il avait trois enfants à nourrir mais ne supportait plus le *foreman* qui le *bossait* en anglais sur un chantier de construction dangereux où il devait travailler dehors à moins vingt degrés Fahrenheit. Je me rappelle de lui se berçant en pyjama. Ça ne lui ressemblait pas pourtant, de traîner en pyjama. Il ne dormait plus et il jonglait pendant des heures. Il ne supportait aucun bruit, aucun rire. On n'avait pas le droit de croquer des pommes parce que ça l'agaçait. Le médecin lui avait prescrit des médicaments, mais il refusait de les prendre. Il avait une sainte horreur de cette médecine dont il s'était toujours méfié et préférait se concocter des infusions de cèdre, d'épinette et de thé du Labrador dont il tenait sans doute la recette de sa brève expérience de bûcheron. Il partait faire de longues marches dans la neige. C'est après sa dépression nerveuse qu'il est parti travailler à Sept-Îles. Il écrivait des lettres à maman. Elle nous en lisait des passages à haute voix. Il disait qu'il nous aimait, ce qui ne manquait pas de m'étonner. Il ne nous avait jamais dit quoi que ce soit de semblable de vive voix. Je me souviens de ses descriptions du froid et de la neige ; il racontait qu'il allait patiner tous les jours, qu'il faisait noir de très bonne heure. Je revois encore son écriture un peu maladroite, avec des mots sur lesquels il repassait pour les corriger. Je lisais par-dessus l'épaule de maman, émerveillée.



Comme un violent torrent souterrain jailli du passé, la lave de ma rage bouillonne et dévale et déferle dans les gorges escarpées de mes cris ravalés, avalés, dévalés, mes cris noyés. La neige de cendre tourne dans mes veines gorgées d'un courroux sacré et le tonnerre de ma mémoire craque dans le miracle de l'anéantissement du sens. Je n'ai pas le droit d'en parler.

Je suis dans le noir, seule, et je suis petite.

Il y a le bruit d'une gouttelette qui tombe dans le tonneau. C'est une journée bien lavée, le commencement d'une journée, le recommencement du monde, le début lové du monde.

L'étoile a pleuré rose dans le temps que je ne décrypte qu'à petits petons mignons, qu'à petit chaton. Je n'ai pas le droit d'en parler.

Chaton que je tiens dans ma main, droite, impériale, debout, dans mes bottines rouges, dans ma petite robe d'été rouge, dans mon carré de sable, impériale, ce matin-là. Impératrice des mots et des images, je venais de donner un nom à l'animal :

— Tu seras Blanchot puisque tu es blanc comme neige, minet, mini mini mine.

Potron-minet, mini mini mine mini mini mini mine. Il y a un gouffre. Je suis au bord du gouffre, de l'abysse des mots. Je sais le poids des mots, leurs lois. Les mots ont une voix, un souffle. Je n'ai pas le droit d'en parler.

Trois petits chats, trois petits chats, trois petits chats chats chats.

Les trains mnémoniques déraillent sous les trames du temps et je perds les sens, je perds le sens, l'essence de furie du fleuve des profondeurs. Dans l'eau du Léthé, j'ai perdu de vue l'*alethia* de la vérité, la vérité de la vérité, le vrai du vrai. Je n'ai pas le droit d'en parler.

La peur se met à couler dans mon corps, mon esprit, mon cerveau descellé. Je cherche le mot, mes mots : la vague prend la vague, l'extase, le cœur de mon cœur. Les mots déboulent de mes lèvres ourlées de négresse blanche d'Amérique car je suis le scribe noir d'un sous-continent noir de monde. De toutes celles qui n'ont pas de voix : les muettes, les sourdes-muettes qui dansent au son des vibrations de la musique sur les planchers de toutes les salles de danse du monde, les infubilées et toutes les autres, les voilées, les torturées, les violées, toutes celles-là qui n'ont pas voix au chapitre car nous n'avons pas voix au chapitre, jamais, mes bien chères sœurs, jamais. On nous jette des miettes

de pain et des roses mais c'est triste à en pleurer, mes sœurs de sang, mes sœurs, belles mortes dans leurs *tombeaux des rois*, belles mortes. Je suis le scribe noir du temps, le scribe noir sidéré, le scribe noir qui tient, impassible, le registre des entrées et des sorties de la demeure de pharaonne. C'est Hatchepsout, nous sommes en Égypte. Je ne suis pas scribe mais décoratrice de tombes : je meurs emmurée dans la vallée des Artistes. Ode à toutes les décoratrices de tombes, les servantes, les concubines et les épouses légitimes emmurées vivantes dans les tombes des pharaons.

Je suis *la* scribe noire au delà des portes du temps. Ce qui sort en phylactères de ma bouche d'ombre n'est pas oracle, à peine légèrement inspiré, vu l'heure avancée de la nuit et le calme qui règne dans Montréal assoupie. Nous ne nous agenouillerons pas devant la tombe de Marie de l'Incarnation car elle veille au-dessus de nous, ange gardien, Grand Sphinx de la Nuit aux ailes de papillon en poudre d'or sur les yeux de ceux qui arrivent encore à dormir. Je suis assise dans le noir et j'attends. *This is the time and this is the record of the time. We are in record.*



Pierre m'a proposé de l'accompagner à Cayo Coco pendant le congé des Fêtes. J'ai fini par chasser le souvenir de Mélanie Chapleau dans les vagues chaudes de l'océan, à grandes lampées de *Cuba libre*, me déchaînant sauvagement dans la salsa et la lambada.

Au retour, mon destin m'a cependant rattrapée : j'ai retrouvé la *tomboy* explosive de mon cœur sur mes listes d'étudiants de la session d'hiver. Je n'avais pas osé la couler, par prudence d'avantage que par pitié. Elle passe donc en même temps que moi du cours de littérature québécoise au cours de communication et d'expression.

Mais j'ai un atout dans ma manche : j'ai quitté la cuisine des *Belles-sœurs* pour les cuisines réconfortantes de *Kitchen* de

Banana Yoshimoto et j'attends la belle Mélanie Chapleau au détour de l'orthographe des noms propres ! Elle a haï Florentine Lacasse, Jean Lévesque, Rose-Anna et les autres. Parions que Mikage Sakurai, Yûichi et Eriko Tanabe, Sôtarô et autres Nippons fripons du roman de sa contemporaine Banana sauront enfin la dérider un peu !